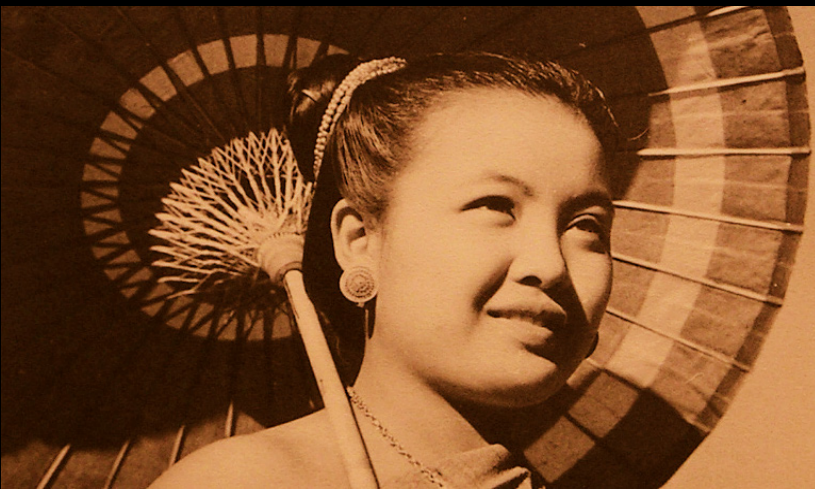


Ti Sào

Henry Daguerches



Editions
Lettres du Mékong

Nouvelle

Ti Sâu

Henry Daguerches

Ti Sâo

Nouvelle

Editions
Lettres du Mékong

Pour légitimer le choix de sa *cagna*, couverte en paillote, dépourvue de vérandas, aveuglée sur trois côtés par la fulgurante réverbération des eaux, Schuster, le premier commis de la résidence, le bras droit de l'administrateur-maire, protestait que rien n'éloigne les moustiques, et partant la fièvre, comme l'absence de verdure. Il se félicitait aussi, à défaut d'autres voisinage, de la proximité de l'abattoir, dressé, comme sa bicoque, à même la grève, ce qui lui permettait, étant amateur de pêche à ses moments perdus, d'aller, sans fatigue, disposer ses paniers aux bons endroits pour prendre des murènes. Elles aiment le sang, et celles qu'il rapportait à la maison étaient grasses et blanches est de taille à mordre comme des loups. Mais ces discours ne trompaient personne au Cap Saint-Jacques, où chacun était édifié sur les vrais motifs que pouvait avoir Schuster de faire ainsi des économies sur son loyer.

*

Schuster vivait avec la congai Ti São. Or Ti São, assez indifférente à l'apparat, voire aux commodités de son *home*, adorait, c'était notoire, les toilettes fastueuses, voyantes, un tantinet théâtrales, comme en font éclore les fêtes du Têt, et leur complément indispensable, les peignes, les colliers, les lourds bracelets d'or rougi au curcuma ; et elle savait, en outre, à merveille, adjoindre à ce vieux fonds de la coquetterie nationale les nouveautés de la lingerie et de la parfumerie françaises. Trois cents piastres d'appointements mensuels glissent vite, à ce train d'élégance ; mais Schuster ne les regrettait pas. Il s'attendrissait à songer que cette poupée de jade était à lui... à lui, pauvre homme déjà rudement griffé par le dragon de l'âge, un peu méchant, un peu balourd, et son cœur éclatait quand il la voyait toute droite dans l'encadrement de la porte, retenant de ses mains de princesse les pailles de riz de la portière, son collier de quatre cents grains d'or autour du cou, l'entre-bâillement de sa longue tunique miroitante laissant admirer le « point de Paris » de sa chemise de linon.

*

Ti São trompait Schuster avec Doyce, le capitaine de l'équipe de football du Cap Saint-Jacques. Les exercices athlétiques sont fort en honneur au Cap, dont le climat est le meilleur de Cochinchine, et Doyce était une façon de héros là-bas. Cela le rendit présomptueux jusqu'à tenir le pari de traverser à la nage la baie des Cocotiers, en face de la ville, au lendemain de certain jour qui avait vu chaude compétition pour le championnat, et par là-dessus, beaucoup de whisky répandu sur le monde.

Sous ces placides airs de lac, la baie nourrit un peuple vicieux de courants et de remous. Doyce lutta, dès le départ, contre une houle sournoise, et personne ne s'en douta. Il voulut couper au plus court et venir aborder sous le palais d'été du gouverneur. Une lame, en apparence pas plus notable qu'un ventre de chatte pleine, le porta sur une pointe qui lui entailla le genou ; deux autres le balancèrent gentiment, comme pour mieux donner de l'élan, et la quatrième le lança vers sa destinée, qui était de mourir noyé en Cochinchine, à la fleur de l'âge sportif, et sans que l'équipe pût rendre à la dépouille de son capitaine un suprême hommage, car le corps ne put être repêché.

*

Si Schuster était éclairé ou non sur la trahison de Doyce et de Ti São ? L'oiseuse énigme ! Il est difficile de débrouiller ce qui garnit le fond du cœur d'un homme en telles conjonctures. Le mieux est de faire comme certaines femmes : de ne pas s'en préoccuper outre mesure et d'attendre l'acte, sur quoi l'on peut asseoir son jugement. L'acte de Schuster, tant pis pour lui ! fut vilain et de nature à blesser mortellement Ti São.

Le surlendemain du jour de l'accident - tout le Cap Saint-Jacques en parlait encore avec l'émotion convenable - Schuster, revenant de la pêche, apporta une murène. Cela n'avait rien que de normal. Mais quand elle apparut sur la table, toute blanchâtre, un filet sanguinolent à la gueule, l'air à la fois féroce et monstrueusement gavée, parmi les fleurs dont le cuisinier, à sa mode, avait jonché le plat, voilà mon butor qui juge à propos de déclarer que celle-là il ne l'a pas

prise dans les eaux de l'abattoir, mais parmi les rochers, sous le palais du gouverneur... Et disant cela, il clignait de l'œil, marquant sa malice, son idée de faire le loustic, de taquiner un peu sa fillette en insinuant plaisamment que la murène avait dû mordre au corps de Doyce. Et comme Ti São restait de pierre, les paupières abaissées ainsi que de petits boucliers, à la façon d'un bouddha, sur, ses sentiments, il corsa la plaisanterie :

- Vous mangez peut-être le cœur de Doyce, madame Ti São!

Alors Ti São leva les paupières et lui lança son regard le plus noir.

*

Ce n'était pas le plus négligeable motif de dépréciation de Schuster-cottage, quand approchait la fin de la saison sèche, que la perspective, pour le maître du logis revenant de son travail, d'avoir à franchir à pied - les pousse-pousse proclamant volontiers la grève à ces heures-là - les deux kilomètres de cataractes solaires, au delà desquels l'attendaient son déjeuner et son lit de sieste. Le docteur le dit un jour à Schuster, en présence de Ti São, assez sévèrement, et à ce propos, parla congrûment des coups de chaleur, des méfaits de cette lumière assenée sur la nuque comme une barre de plomb. Schuster riait, n'étant pas, assurait-il, un novice, un bleu de la colonie. Il indiquait même qu'il avait obéi à la prudence, en renonçant momentanément à la pêche aux murènes... Toutefois, étant gourmand et peu résigné à se priver, jusqu'aux pluies, de son mets favori, il avait pris la précaution, au préalable, de vider nombre de paniers dans une demi-douzaine de jarres, remplies d'eau de mer, qui lui

servaient de vivier.

Schuster n'était pas un bleu... à preuve qu'il arriva à la maison, le jeudi suivant, rouge et pâle et vert, et n'ayant même plus la force de jurer, quand il apprit que la chaloupe de Saïgon avait eu du retard et que la glacière était vide. Il dut consommer, comme un damné, l'horreur de son absinthe chaude ; il lui semblait qu'elle lui liait la langue et il la mâchait et la remâchait, amère et collante comme un remords...

*

Après le dîner, le boy et le cuisinier s'en allèrent, la tête haute, selon un usage immémorial, vaquer à la sieste en leur domicile privé ; et Schuster, sur l'estomac duquel certain pilau de riz aux crevettes avait coulé avec l'onctuosité d'un lit de béton, se leva, grognant après ses nattes, et si harassé qu'il ne parla pas de donner la fessée à Ti Sâo, quand il la vit tripoter le manche de son parasol et l'entendit déclarer qu'elle allait jeter les restes du repas aux murènes.

Il avait étendu enfin son grand corps nu sur les bonnes nattes fraîches, bien tirées sur le sommier métallique, et reprenait quelque espoir de revivre, lorsque des cris affreux, sortis d'un gosier féminin, l'aiguillonnèrent épouvantablement. Comme un éclair, cette idée zigzagua dans son cerveau qu'il était arrivé malheur à Ti Sâo avec ces sacrés poissons carnassiers. Il se leva d'un bond, et courut impulsivement vers la porte. En la franchissant, il allongea, comme d'usage, le bras vers le portemanteau. Mais ses doigts n'y rencontrèrent pas le casque en principe accroché, et ce manque de toucher n'arrêta pas l'élan du coureur. Ce ne fut qu'à dix mètres environ

de l'ombre du toit qu'il s'immobilisa net, comme un cheval recevant un coup de bâton sur le nez.

Les cris avaient cessé, et Schuster ne voyait rien que les jarres en bon ordre et des millions de lunes éblouissantes sur leurs panses brunes. Il promena ses regards avec lenteur, et il eut tout d'un coup l'impression bizarre que ceux-ci s'étaient solidifiés hors de ses orbites et qu'il ne pouvait plus, tant ils étaient lourds et aussi de peur de tout renverser, continuer à leur faire faire cette rotation de balai. Il comprit que la fin du monde était proche, à cause d'un énorme quartier de nue fulminante qui menaçait le Cap Saint-Jacques et dont les crépitements précurseurs retentissaient bien péniblement dans sa tête. Et il tomba raide en arrière, les pieds joints, comme un boxeur assommé par l'adversaire.

Alors Ti São sortit de derrière les jarres où elle était accroupie. Elle vint, dans un dandinement gracieux, tenant son beau parasol cerclé de rouge soigneusement arrondi au-dessus de sa tête, puis rentra dans la maison, en riant de tout son cœur de la bonne plaisanterie qu'elle venait de rendre à Schuster.

Composé en France par les éditions Lettres du Mékong
juillet 2011

Ti São

“Schuster vivait avec la congai Ti São. Or Ti São, assez indifférente à l'apparat, voire aux commodités de son *home*, adorait, c'était notoire, les toilettes fastueuses, voyantes, un tantinet théâtrales, comme en font éclore les fêtes du Têt, et leur complément indispensable, les peignes, les colliers, les lourds bracelets d'or rougi au curcuma ; et elle savait, en outre, à merveille, adjoindre à ce vieux fonds de la coquetterie nationale les nouveautés de la lingerie et de la parfumerie françaises.”